Annales. Économies, Sociétés, Civilisations

Une histoire de la civilisation française. Une mentalité historique [G. Duby et R. Mandrou, *Histoire de la Civilisation Française*]

G. Duby et R. Mandrou, *Histoire de la Civilisation Française*

Roland Barthes

Citer ce document / Cite this document :

Barthes Roland. Une histoire de la civilisation française. Une mentalité historique [G. Duby et R. Mandrou, *Histoire de la Civilisation Française*]. In: Annales. Économies, Sociétés, Civilisations. 15e année, N. 5, 1960. pp. 997-1000.

doi : 10.3406/ahess.1960.420672

http://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1960_num_15_5_420672

Document généré le 15/10/2015

UNE HISTOIRE DE LA CIVILISATION FRANÇAISE

UNE MENTALITÉ HISTORIQUE

Au temps où j'étais élève de lycée, il y avait dans nos manuels d'Histoire, de place en place, un chapitre sur la « civilisation » ; cette civilisation, je le rappelle, était essentiellement conçue comme un trivium d'arts nobles (littérature, peinture, musique) ; elle constituait visiblement une sorte de rebut de l'enseignement historique : la place lui était réduite, et en extension (cinq ou six chapitres perdus dans toute l'Histoire du monde), et en profondeur (rien sur les techniques, l'habitat, les mentalités) : la civilisation était un objet « pour mémoire ».

Sur le fond, ce procès n'est plus à faire. Reste le problème de la diffusion dans la grande culture de cette rénovation des études historiques qui a marqué nos trente dernières années ; c'est peut être un bilan qui devrait être tenté [1], au moment où Histoire et Sciences sociales se cherchent les unes les autres. En tout cas, avec l'*Histoire de la Civilisation française* de G. Duby et R. Mandrou [2], la nouvelle sensibilité historique trouve son expression au niveau du public le plus large, hors de toute spécialisation ; ce livre constitue une réponse nouvelle à une demande nouvelle du savoir, et c'est en cela que, malgré la modestie de son projet [3], il est lui-même un signe : interrogation portée sur les mentalités d'autrefois, il témoigne d'une nouvelle mentalité : c'est, je pense, à ce titre, qu'il faut l'interroger.

1. Il faudrait naturellement chercher les éléments de ce bilan non seulement hors de l'Histoire proprement dite, mais encore et surtout hors de la production érudite ou universitaire ; interroger par exemple les bibliothèques particulières des intellectuels d'aujourd'hui ; je ne doute pas qu'on y trouve communément les *Caractères originaux* de Bloch, le *Rabelais* de Febvre, la *Méditerranée* de Braudel, et la *France bourgeoise* de Morazé ; et cela, peut-être même, hors du rayon d'Histoire : changement notable de mentalité.

2. G. Duby et R. Mandrou, *Histoire de la Civilisation Française*, Paris, Armand Colin, 1958, in-8, 2 vol., 360 et 383 p.

3. « Cette petite histoire de la Civilisation française s'adresse ... aux grands élèves de nos établissements secondaires et aux étudiants, aux étrangers qui s'intéressent à la langue et à la culture française, au grand public enfin désireux de prendre une vue d'ensemble de notre civilisation. » (I, avant-propos).

Persée creative commons

Il ne faut donc pas dissocier ce livre de son lecteur moyen, qu'il n'est pas difficile d'imaginer en s'observant soi-même. Des graves problèmes de méthode qu'il pose à ce qu'on appelait autrefois la philosophie de l'Histoire, je retiendrai d'abord celui-ci, parce que le lecteur moyen est précisément familiarisé, aujourd'hui, avec l'idée qu'il y a plusieurs temps de l'Histoire, que l'Histoire est un front fonctionnel de rythmes différents. Or le mot de *civilisation* emporte fatalement, qu'on le veuille ou non, une résonance synchronique : la civilisation est sentie, tout compte fait, comme une simultanéité ; en sorte qu'une *histoire* de la civilisation, sans être à proprement parler paradoxale (nous savons bien que les structures se déforment ou se rompent au long du temps), ne peut être que fortement relative, embarrassée (ce qui est la rançon d'une vérité complexe) dans des rythmes simultanés, mais d'amplitude différente : bref, il est difficile d'écrire une *histoire* de la civilisation, sans susciter chez le lecteur le désir d'une synthèse en quelque sorte extra-temporelle. Les auteurs ont abordé ce problème empiriquement, ils n'ont pas cherché à forcer l'unité de la civilisation française (il est probable qu'on ne pourrait vraiment la saisir qu'à un niveau différentiel, en l'opposant à d'autres civilisations) ; ils n'ont pas bouleversé spectaculairement les divisions de l'Histoire ou de la culture traditionnelle, dont le siècle reste l'unité synchronique fondamentale, mais ils ont su pourtant suggérer des durées plus complexes, détachant par exemple le rythme rural du rythme urbain, montrant la lenteur de l'un et l'accélération de l'autre, rendant ainsi sa dimension historique à l'observation de quiconque, aujourd'hui encore, traverse la France en auto [1].

Cet immense dialogue de la Ville et de la Campagne, dont la sociologie montre chaque jour davantage l'importance, forme l'ossature même du livre de Duby et Mandrou, ce qui est suggérer que la spécialité de notre civilisation se trouve probablement à ce niveau ; on voit déjà tout ce qui sépare une histoire actuelle de la civilisation française, des conceptions scolaires dont je parlais tout à l'heure. Autre promotion : celle de l'objet. Le bois, le feu, le vin, l'étoffe, la couleur, la lumière, les techniques qui les produisent ou les transforment, les rites qui s'en saisissent et les font signifier, voilà les réalités historiques nouvelles sur lesquelles le lecteur moyen est appelé à réfléchir, ne fût-ce qu'en passant. Je ne dis pas que, dans le livre de Duby et Mandrou, les grandes transformations politiques et les structures intellectuelles soient sacrifiées, bien au contraire (les systèmes monétaires, les réseaux de communication sont aussi soigneusement, aussi largement décrits que les idéologies) ; je dis que du point de vue de la consommation de l'Histoire, et d'une consommation moyenne, qui est le mien ici, le plaisir de

1. MANDROU consacre par exemple un chapitre au milieu rural pendant le XVI^e^ et le XVII^e^ siècle, quitte à morceler ces mêmes siècles lorsqu'il s'agit d'aborder les idéologies.

la lecture, la satisfaction du savoir, l'excitation de découvrir dans le passé un monde nouveau, bref la curiosité va d'abord à ces matières très simples, alimentaires, vestimentaires ou mobilières, avec lesquelles nous vivons aujourd'hui encore, mais aujourd'hui différemment d'hier, et voilà précisément notre Histoire de la civilisation justifiée : toute la leçon de ce livre est en effet de faire connaître cette différence, non pas d'un point de vue anecdotique, en recensant des usages disparus, mais au contraire en montrant, chaque fois qu'il est possible, qu'un même objet, si élémentaire soit-il, supporte en fait des significations totalement différentes selon les hommes qui le manient, et que ce sont précisément ces significations (ou ces valeurs) qui font ce qu'on appelle la civilisation. Il y a là une ouverture ethnologique qui m'a beaucoup frappé dans le livre de Duby et Mandrou [1].

J'ajoute — et ce n'est pas contester l'objectivité de l'ouvrage : une ouverture « poétique », aussi, comme on a pu le dire de l'œuvre de Michelet, avec une condescendance aujourd'hui dépassée ; l'œuvre de Michelet, elle aussi matérielle et « signifiante », donc profondément moderne en dépit de ses erreurs et de ses partis-pris, libérait toute une consommation onirique du passé ; car en somme, le savoir n'est jamais absolu ; quel qu'en soit le contrôle scientifique, il a aussi une fonction psychologique ; et puisque l'on s'est posé ici le problème d'une lecture de l'Histoire, il faut dire que, dans toute saisie d'une civilisation passée, il y a fatalement de la part du lecteur un mouvement d'anamnèse poétique, l'exercice fragmentaire d'un des plus anciens rêves humains : celui d'une « vie antérieure ». Michelet l'avait pressenti, un peu prématurément par rapport à l'état des connaissances historiques de son temps. C'est aussi ce que cette nouvelle manière de prendre l'Histoire, dont le livre de Duby et Mandrou constitue un témoignage élargi, nous suggère : une révision discrète mais irréversible du « positivisme », la transformation, non de ses méthodes, mais de son objet, qui est désormais moins le fait que le fait signifiant : la dimension subjective n'est plus au niveau de l'historien mais au niveau, plus « anthropologique », du lecteur : c'est un mode nouveau de présence à l'Histoire qui lui est proposé.

Une dernière remarque à ce sujet : l'acquisition d'un savoir nouveau (et c'est expressément le projet du livre de Duby et Mandrou) ne va jamais sans contrarier ou étonner un savoir ancien : il n'existe pas de tête idéalement vide. Or, dans le cas d'une histoire de la civilisation française, ce savoir antérieur (et comme infus), avec lequel l'auteur nouveau doit lutter, composer ou collaborer, n'est nullement homogène : s'agis-

1. Les remarques de G. DUBY sur le don au Moyen Age, faites incidemment à propos des étoffes et des épices, évoquent tout de suite les pages célèbres de MAUSS sur le don dans les sociétés dites primitives.

sant précisément de civilisation, plus le lecteur remonte dans le passé, moins il sait de choses ; en sorte que ce qu'on pourrait appeler le statut didactique du Moyen Age est tout différent de celui des temps modernes ; ramassée sur elle-même par son éloignement, la civilisation médiévale apparaît spontanément beaucoup mieux structurée que la civilisation dans laquelle nous vivons encore : les quatre siècles du Moyen Age fondent une sorte de synchronie naturelle, et par conséquent, beaucoup plus une civilisation qu'une histoire. Au contraire, plus on descend le cours du temps, plus la connaissance « spontanée » s'étoffe, plus la notion même de civilisation s'éparpille, plus la synthèse devient difficile ; bref, il y a, par rapport au lecteur moyen, une sorte de loi didactique, que l'on pourrait appeler *l'accélération de la connaissance.* Je me demande (ce n'est vraiment qu'une question) si cette accélération du savoir n'oblige pas dans les mêmes proportions à une accélération du récit, si ce récit ne devrait pas se ramasser de plus en plus, tendre à la synthèse, au fur et à mesure qu'il approche de notre temps. Duby et Mandrou ont voulu distribuer à peu près également leurs chapitres au long des dix siècles de notre Histoire ; par rapport à d'anciens préjugés, c'est déjà une audace que d'accorder une importance égale au Moyen Age et aux temps modernes ; peut-être faudrait-il aller plus loin, dilater l'un et ramasser les autres, de façon à accentuer encore davantage la dimension « historique » d'un Moyen Age que nous « synchronisons » trop facilement, et la dimension « synchronique » d'une modernité dont seule une synthèse très dense peut rendre l'unité.

ROLAND BARTHES.